

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 39

Artikel: Bicycles et tricycles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et, chut !... là, sous le char, à portée de la main, une grosse caisse de bouteilles, et un tonneau dont le robinet n'a pas de répit !...

Aussi, quelle dévorée ! — passez-moi le terme, je n'en trouve pas d'autre pour la circonstance.

Une demi-heure plus tard, hélas, que de plats nets partout, que de corps morts autour de la caisse, que de résonnance dans le tonneau !...

Cette gracieuseté, nous la devons à un clubiste neuchâtelois, M. Jeanrenaud, que le ciel ait en sa sainte garde, — car la partie a été trop charmante, trop bien réussie, pour que le désir de la répéter ne nous vienne pas un jour ou l'autre.

Et maintenant que nous sommes bien restaurés, élevons-nous encore de quelques mètres, en prenant la direction du Creux-du-Vent, le principal but de l'excursion.

Chose curieuse, comme la montagne semble plus belle, plus majestueuse, comme tout paraît plus poétique, plus enchanteur que ce matin : naturellement, c'est l'effet de la collation.

Mais, après avoir traversé ces pâturages verdoyants, ces sites riants qui ne procurent que des impressions douces, quel frappant contraste, en arrivant au Creux-du-Vent, quel brusque changement à vue ! Des rochers à pic, une gorge sauvage, des précipices affreux : un vaste entonnoir, en forme de fer à cheval, de 160 mètres de profondeur, d'une lieue de circonférence, et entouré de roches calcaires en amphithéâtre.

On dit que lorsque le temps est variable, cette espèce de cratère se remplit de nuages blancs qui montent, descendent et roulent de côté et d'autre, jusqu'à ce que toute la cavité ressemble à une immense chaudière, remplie de vapeurs, qui, néanmoins, n'en franchissent point le bord. Si l'on tire un coup de fusil dans cette gorge, on entend un écho cent fois répété, pareil au feu de file d'un bataillon d'infanterie.

On dit, en outre, qu'il est un endroit d'où un chapeau, lancé dans le gouffre, tournoie un instant au fond, et, par un mouvement de l'air, un certain courant qu'on ne s'explique pas, revient bientôt tomber aux pieds de celui qui l'a lancé.

Je n'ai pas eu l'occasion de constater ce fait, mais je crois que si l'on voulait tenter l'expérience, il serait prudent de prendre avec soi deux chapeaux.

Du sommet du Creux-du-Vent, on descend, ou plutôt on dégringole par le sentier des Singes, sur la Fontaine froide, où coule une eau fraîche et cristalline. Là, un clubiste s'arrête, une bouteille d'absinthe à la main, et crie : « Halte ! »... Tous obéissent sans difficulté et troublent la « verte. »

Elle était vraiment délicieuse.

A la maison, dans vos habitudes journalières, bannissez l'absinthe si vous voulez, — et je crois que vous aurez raison, — mais à la montagne, après une longue marche, troublez-la sans crainte, car l'effet en est des plus agréables.

Quel bon apéritif nous primes là, dans ce lieu à la fois sauvage et romantique, et sous quelles couleurs attrayantes nous apparut dès lors l'excellent diner qui nous attendait à Champ-du-Moulin !

Et nous ne nous faisons point illusion, car ce repas, pris sur la grande véranda de l'hôtel, fut en effet très bon, très bien servi et très joyeux. Joyeux surtout, car vous ne sauriez croire ce que ce mousseux de Neuchâtel peut apporter de gaieté et d'entrain dans une société de bons enfants comme les clubistes. — L'un de nous le trouva si bon, qu'il fut pris de la louable et généreuse idée d'en porter une bouteille à sa chère épouse ; et la fiole fut soigneusement emballée dans son herbier.

Mais, hélas ! la pauvre eut le sort de tant de choses ici-bas ; soufflée dans le trajet de Boudry à Lausanne, par une main leste, elle n'arriva pas à destination.

Mais revenons au diner, ou plutôt au dessert. Les toasts, les condoléances, les bons mots, les déclamations, partent comme de joyeuses fusées de tous les coins de la table, lorsque, tout-à-coup, un messenger vient nous dire que M. le colonel Perrier, qui possède dans le voisinage une charmante habitation d'été, qui abrita jadis l'auteur du *Contrat social*, nous mande chez lui.

Qu'était-il arrivé ?... Qu'allait-il se passer ?... *That is the question.*

Allons donc, ne faites pas les malins, messieurs les clubistes, vous le savez fort bien : quelques bonnes bouteilles à déboucher ; c'est la suite toute naturelle du programme et de l'accueil cordial que nous avons rencontré partout.

Je voudrais pouvoir décrire ici l'heure charmante que nous avons passée dans cette délicieuse retraite, meublée à l'antique, et pleine de souvenirs ; je voudrais parler de l'aimable réception du colonel, et de bien d'autres choses, mais le temps et l'espace me manquent.

Du reste, pour vous, qui y avez été, c'est inutile ; et pour vous, qui n'étiez pas présents, vous n'en doutez point.

Et puis, l'heure s'avance et il faut que nous regagnions la gare de Boudry par les Gorges de l'Areuse, où d'énormes rochers surplombent et, par-ci par-là, nous ferment le ciel sur la tête, tandis que sous nos pieds, sous le sentier suspendu aux flancs de la montagne, la terre s'entr'ouvre à des profondeurs effrayantes, où gronde le torrent. Le spectacle est éminemment grandiose, pittoresque

et émouvant. Il est regrettable de voir ainsi à la course ces beautés de la nature, distraits d'ailleurs par toutes les choses que nous avons à nous raconter.

En sortant de cette gorge où le sol a été si fortement tourmenté, en quittant le bruit lugubre de la rivière qui brise ses flots dans son lit caverneux, on retrouve bientôt le paysage tranquille avec le panorama du lac et des Alpes.

Au buffet de la gare de Boudry, nouvelle explosion de joie. L'effet du mousseux bat son plein ; jeunes et vieux, docteurs, hommes de lois, professeurs, tout le monde est parti ! De bonnes vieilles chansons, des refrains patriotiques sont répétés avec un entrain diabolique, et se prolongent dans le train, jusqu'à Lausanne, enfin, où nous n'avons plus qu'à nous serrer la main avec effusion et à nous souhaiter une bonne nuit.

L. M.

Bicycles et Tricycles.

Un docteur anglais, M. Richardson, vient de publier un article, reproduit l'autre jour par la *Feuille d'Avis de Lausanne*, dans lequel il fait une longue énumération des dangers que courent les jeunes gens qui font usage du vélocipède avant l'âge de 21 ans : c'est la déformation de la charpente du corps, celle des os du bras et des doigts, l'altération de la colonne vertébrale, la déformation du pied, etc., etc.

Il semble que ce sombre tableau devrait jeter l'effroi chez cette légion de jeunes gens qui pratiquent tous les jours le bicycle ou le tricycle, et qui ne veulent pas attendre d'être grands-pères pour enfourcher ces agréables et dociles coursiers. Eh bien, non, car il y a actuellement en France 60,000 vélocipédistes, en Angleterre, 450,000, et la progression est des plus rapides.

Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est le travail que la fabrication des vélocipèdes va procurer. Les 60,000 que la France possède représentent déjà 18 millions de francs, et ceux de l'Angleterre 140 millions environ.

Au premier moment, on a ri de cette machinette dans laquelle l'homme piétine en l'air comme l'écureuil dans sa cage. On a ri, surtout en France, où l'on craint beaucoup le ricanisme. Mais la vue de ces Anglais qui, sérieux et comiques avec leurs pantalons courts et leur couvre-nuque, dévoreraient l'espace avec un petit *baluchon* pendu sous leur siège, a fait réfléchir. On s'est dit que c'était du sport, et alors la glace a été rompue ; du moment qu'il pouvait y avoir là matière à une mode quelconque, on s'y est mis avec entrain.

Puis, quand on vit l'armée employer le vélocipède, la chose prit un caractère vraiment sérieux.

Enfin on a reconnu que, maintenant, tout ce qui économisait du temps, tout ce qui était *vitesse*, devait fatalement réussir dans notre siècle.

A voir ces petites araignées terrestres courir sur les routes, on ne croirait pas qu'elles exigent un travail des plus fins et des plus minutieux. La sellerie, l'industrie du caoutchouc, la zinguerie, la mécanique, la verrerie, la métallurgie sont directement intéressées dans ces fabrications. Des usines considérables, produisent des quantités énormes de vélocipèdes, et aucune ne peut satisfaire à toutes les demandes.

A propos de ce qui précède, rappelons un peu les confidences qu'un vélocipédiste faisait il y a quelques mois au *Petit Journal* :

« Après avoir pratiqué tous les genres de montures que la Nature offre à l'homme: cheval, mulet, bœuf, chameau, — éléphant même! — je me suis mis en tête, il y a quelques semaines, d'apprendre à monter en bicyclette. Aujourd'hui, je vole avec frénésie sur mes deux roues d'acier. Et je comprends pourquoi ces diables de bicycles et de tricycles passionnent un si grand nombre de gens.

Jamais je ne pourrai dire le contentement, la joie, le bien-être que procure à un homme ce sport hygiénique du bicycle et du tricycle. C'est inimaginable. Il y a trois mois, je regardais passer un vélocipédiste avec curiosité, comme une bête. La bête, c'était moi. Lui, c'était le malin, l'homme pratique.

Ah! que je suis donc de son avis, à présent que j'ai appris à jouer de son instrument! Et comme je voudrais faire passer ma conviction dans l'esprit de tous les jeunes hommes, voire de tous les hommes qui tournent autour de la cinquantaine et qui ne savent comment se défendre contre le Temps, le vieux Temps, celui qui vient, la barbe en broussailles et la faux à la main, leur rappeler que les aiguilles de sa montre marchent toujours.

Quel remède que la vélocipédie, contre la goutte menaçante, l'obésité précoce, la bouffissure des chairs, les crises nerveuses, etc. Le vélocipède transforme, rajeunit son homme; il m'apparaît aujourd'hui comme un régénérateur de l'homme épaissi, et comme un fortifiant de l'adulte.

Au début, et avant d'aborder la bicyclette, j'ai fait une journée ou deux de tricycle, ce qui me permet d'établir une comparaison entre les deux machines. Eh bien! le tricycle est vraiment plus stable, plus commode, plus sûr pour un homme un peu lourd déjà. On peut s'arrêter en route, lire son journal, fumer une cigarette commodément sur un

tricycle. Mais la bicyclette est plus rapide, plus mobile, plus attirante pour les jeunes hommes, pour ceux qui n'ont pas encore pris rang dans le bataillon des bedonnants ou des pantoufflards. Il faut une certaine souplesse des muscles et une petite pointe de casse-cou, — oh! un rien, un soupçon, pour s'amouracher de la bicyclette. La passion pour le tricycle est plus froide, plus raisonnable.

En deux mots qui résument tout: le bicycle c'est la voiture, et la bicyclette c'est le cheval. Il n'y a pas de comparaison plus exacte à chercher, je crois, que celle-là.

Oui, c'est le cheval, c'est-à-dire un être animé qui s'incline, se relève, se courbe, se replie, saute et bondit sous l'impulsion de la barre, du guidon, avec une souplesse infinie. Quand on est là-dessus, lancé à la vitesse moyenne, sur une route bien lisse et bien déserte, où le silence est grand, quand on se sent emporté dans la solitude par cette chose à frottements mystérieux, frêle, qui va dans l'espace toujours frôlant le sol, on a des sensations d'oiseaux. Ne me traitez pas de serin, je vous certifie que cette impression est exacte. Il semble qu'on ait des ailes et qu'on vole. C'est délicieux. »

Le Grand-Pardon.

Le *Yom-Kippour*, ou *Grand-Pardon*, est la fête la plus importante du rite israélite. Cette cérémonie, qui a lieu en septembre, a commencé mardi à 6 heures, et a duré jusqu'au lendemain soir, à l'apparition de la première étoile. Pendant ce laps de temps, les juifs pratiquants n'ont pris aucun aliment et ont passé à la synagogue toute la journée de mercredi, revêtus du linceul dans lequel ils doivent être ensevelis.

Durant cette fête, toute œuvre cesse, le pratiquant ne se permettrait pas même d'allumer sa lampe; une autre main doit s'en charger.

Cette solennité est pour les Israélites le *grand jour des expiations*. Au temps de la nationalité juive elle était annoncée dix jours à l'avance par les trompettes du temple.

« Vous affligerez vos personnes, dit la loi, à cause des iniquités que vous aurez commises dans le cours de l'année et le Dieu d'Israël accordera son pardon à votre repentir. »

C'était une amnistie morale, publique et privée; car tous les citoyens, toutes les familles, devaient déposer leur ressentiment au pied du Dieu qui leur donnait un si généreux exemple. Mais dans les mots: *vous affligerez vos personnes*, la foule crut voir la seule nécessité de se priver de toute nourriture d'un lever des étoiles à l'autre. Ce n'est évidemment point ainsi que l'entendait le pro-

phète: « Soyez affligés de cœur, rompez les nœuds de la méchanceté, détruisez toute oppression, voilà le jeûne qui plaît à l'Eternel. »

En ce jour-là, le grand pontife pénétrait dans le lieu sacré du temple, dans le Saint-des-Saints, après avoir prononcé d'une manière inconnue aujourd'hui, le nom ineffaçable de l'Eternel, qui n'était plus répété dans tout le cours de l'année. Il faisait ensuite approcher un bouc destiné à être *azazel* ou l'émissaire; et, étendant les mains, il confessait hautement toutes les iniquités du peuple; il les déplorait et en chargeait la tête de l'animal, qu'on allait perdre dans le désert.

Nous avons sous les yeux un ancien ouvrage qui nous rend compte du grand jour des expiations, en ces termes :

« Les juifs pratiquaient autre fois une certaine cérémonie la veille de cette fête, qui consistait à se frapper trois fois la teste d'un coq en vie, et de dire à chaque fois, qu'il soit immolé au lieu de moy, laquelle cérémonie ne se pratique plus.

Les juifs mangent beaucoup cette même veille à cause qu'il est jeune le lendemain. Plusieurs se baignent et se font donner les trente-neuf coups de fouet nommez *Malcud*. Ceux qui retiennent le bien d'autrui, quand ils ont de la conscience, le restituent alors. On demande pardon à ceux qu'on a offensés; et à ceux qui nous ont offensés, on leur pardonne; on fait des aumônes, et généralement tout ce qui doit accompagner une sincère pénitence.

Deux ou trois heures avant le Soleil couché on va à la prière d'après midy puis l'on revient souper; et l'on fini ce repas avant le coucher du Soleil. Alors plusieurs se vestent de blanc, ou de ses habits mortuaires; et en cet état sans souliers, ils vont à la Synagogue, qui est fort éclairée ce soir là de lampes et de bougies. Là on fait plusieurs prières et confessions pour marquer sa pénitence, ce qui dure au moins trois heures, après quoy on va se coucher. Il y en a quelques-uns qui passent toute la nuit dans la Synagogue, priant Dieu et récitant des Psaumes.

Le lendemain dès le point du jour, ils retournent tous à la Synagogue accourez comme le jour précédent, et y demeurent jusqu'à la nuit, disant sans interruption des prières, des Psaumes, des confessions, demandant à Dieu qu'il leur pardonne les péchez qu'ils ont commis.

Lorsque la nuit est venue, ensorte que l'on voye les étoiles, on sonne du même Cor dont on a sonné au commencement de l'année, pour marquer que le jeûne est finy. Après quoi ils sortent de la Synagogue, et se saluant se souhai-